

Hurl Barbe

Les Celtes mercenaires



Sous la Cape

Dans la même collection

JULES VEINE

Le Voyage dans les spasmes

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

PATRICK BOMAN

Des nouilles dans le cosmos

Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intersidéral.

PIERRE CHARMOZ

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables*

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension
du célèbre sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU

Le Vampire de Wall Street

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation
dans la Yosemite Valley.

PATRICK BOMAN

Les Canines dans le pâté

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.

HURL BARBE

Pompe le Mousse

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

À paraître

PATRICK BOMAN

XX et autres histoires de Canines

Recueil de nouvelles vampyriques.

STUDIO LOU PETITOU et PIERRE CHARMOZ

La Canine impériale

Hiver 1853, une menace pèse sur Paris.
L'enquête est menée par Vidocq, Renan et les saint-simoniens.

LES CELTES MERCENAIRES



Hurl Barbe

es Celtes
mercenaires

Sous la Cape

Les personnages de ce roman sont imaginaires.
Toute ressemblance avec des personnes vivantes
ou ayant vécu ne pourrait être que fortuite.

Ce roman a paru en 1982 aux éditions de la Brigandine.

|

Les dunes se redressaient. Hubert Plancoët émergea au sommet de la dernière colline de sable. Il se retourna et contempla l'immense désert dont il venait de traverser une infime partie. Devant, la mer déferlait sur la plage en longs rouleaux d'écume. Il poussa les flancs de sa monture.

Au milieu des vagues, une jeune fille se laissait porter par le flux et le reflux. Parfois une lame la soulevait et Hubert pouvait voir son torse bronzé que surmontaient deux petits seins, aigus comme des pointes d'améthyste.

La jeune fille le vit et lui sourit.

Hubert passa une langue rêche sur ses lèvres où le vent avait déposé des cristaux de sel. Malgré la fatigue, il sentit le désir gonfler sa chair.

– Stivel, à genoux.

Le dromadaire broutait une feuille d'artichaut, indifférent à l'ordre de son maître! Soudain, il se cassa en deux, propulsant Hubert sur le sable.

– Sale bête!

Hubert lui décocha un coup de botte. Le dromadaire retroussa ses babines, comme pour rigoler, mais Hubert était déjà loin; la fille lui faisait de grands signes et lui lançait des baisers, cambrant les reins et ondulant du bassin. Vue de près, elle était vraiment belle; sa longue chevelure blonde ruisselante tressait une couronne d'or flottant.

– Tu viens, beau cavalier? lui cria-t-elle.

Hubert posa son chapeau rond sur le sable, passa un doigt dans sa chevelure crasseuse. À chaque pas, il laissait tomber une pièce de son équipement : ici le petit gilet brodé, là le large ceinturon où pendaient les Triskels ; plus loin, le pantalon bouffant aux passementeries défraîchies et, enfin, à la frange de l'écume, ses guêtres couvertes de poussière. Il jeta un dernier coup d'œil à Stivel : indifférent aux passions humaines, le dromadaire fouillait le sable à la recherche de petits vers blancs qui croquent sous la dent et giclent au fond du palais.

Hubert se tenait nu devant la fille. Elle passa une langue gourmande sur ses lèvres et frisa des yeux.

– Viens nager avec moi, gémit-elle.

Ses mains disparaissaient sous les vagues et se livraient à un secret travail dont Hubert n'avait aucun mal à deviner le sens. Il eut une envie immédiate et violente de presser entre ses mains ce corps adorable pour en extraire le jus et le boire à longs traits goulus. Il se jeta à l'eau ; au moment où il allait poser la main sur la fille – elle faisait courir de petites vagues sur ses seins pour en exciter les bourgeons –, celle-ci se propulsa vers le large dans un grand éclat de rire. Hubert se lança à sa poursuite. Il regrettait d'avoir laissé ses Triskels sur le sable : l'océan abritait des bêtes cruelles ou malfaisantes et il avait vu plus d'une fois des hommes disparaître dans les mâchoires d'acier d'un *Redoutable*, d'un *Vengeur* ou d'un *Invincible*.

À quelques dizaines de mètres, la fille se pétrissait les seins et le regardait nager vers elle avec une moue ironique.

– Du nerf, garçon !

Elle plongea, passa sous lui – effleurant d'une main légère le sexe tendu – et fit surface à dix mètres. Hubert commençait à être prodigieusement excité.

– Eh ! la belle ! Si on s'arrêtait un peu pour causer ?

Sur le rivage, les artichauts géants dressaient leurs silhouettes, ponctuant la crête des dunes comme autant de sentinelles bienveillantes. Stivel broulait le sable; rien ne semblait menacer leur tranquillité. Hubert se souvint d'étranges récits où des créatures marines, après les avoir séduits, entraînaient de malheureux pêcheurs au fond des eaux. Il haussa mentalement les épaules et, en quelques brasses, arriva à la hauteur de la fille qui l'attendait, les mains toujours occupées sous la ligne de flottaison.

– Bonjour, beau gosse! minauda la naïade.

– Salut, poupée! Comment t'appelles-tu?

– Mer...

– Eh bien! Mer, ce n'est guère prudent de te promener seule dans les parages... Les hordes de mutants feraient du vilain avec ton joli corps.

Hubert accompagna ses paroles d'une légère caresse protectrice. Hum! Que sa peau était lisse et fraîche! Les petits rats blancs de la concupiscence lui galopèrent le long de l'échine.

– Où as-tu laissé ta monture?

La fille lui sourit et tendit le bras en direction de... l'océan.

– Tu veux dire que tu es venue par là?

– Oui! oui! mais qu'importe. Vite! Vite! Oh! j'ai si faim.

Son murmure était comme le clapotis de l'onde, insidieux et térébrant. Elle tendit ses bras et ses lèvres se posèrent, douces et vaguement spongieuses comme celles d'un lamantin, sur la bouche du cavalier. Les bras dorés glissèrent le long de son dos. Hubert eut la déplaisante impression d'être englué dans un nœud d'algues, mais le contact soyeux des lèvres dissipa ses appréhensions. La langue de Mer pénétra dans sa bouche et lui pompa activement la salive. Hubert se souvint de la langue de Stivel quand il l'embrassait par jeu: celle de la fille lui ramonait pareillement le palais, en moins

râpeuse. Elle le regardait fixement et ses yeux étaient d'un bleu si calme, si profond qu'Hubert s'y noya. Des pensées étranges l'envahirent et, dans l'engourdissement qui le gagnait, il sentit une chose palper son sexe. Il eut vaguement conscience que les *deux* bras de la fille étaient toujours passés autour de son cou, mais quelle importance cela pouvait-il avoir, désormais ? Il n'aspirait plus qu'à se fondre plus intimement à ce corps qui vibrait contre le sien.

– J'ai faim. J'ai faim. J'ai faim ! gémissait Mer comme en écho au jasant ; de ses yeux coulaient des larmes de fringale.

Elle se pressa plus fort contre lui ; d'autres mains fourmillaient sur son corps, appréciant le moelleux de la cuisse, la fermeté des muscles, le dodu de la fesse. De petits doigts, après avoir habilement travaillé son membre, le glissèrent dans un fourreau de velours où il s'enfonça d'un coup. Hubert était soudé à la belle par les mille pores de sa peau tannée et par sa chair la plus précieuse. Son sexe était sucé divinement par la petite bouche d'en-bas qui serrait la hampe et prolongeait la pression jusqu'au bout du gland ; parfois, des dents très aiguës le mordillaient avec impatience.

Mer poussa un gros soupir, qui ressemblait à un rot. Ses cheveux ondulèrent au-dessus des vagues et vinrent caresser la poitrine et les bras de l'homme – chaque filament doré animé d'une vie propre.

Des spasmes secouèrent Hubert ; il eut envie de hurler, mais une voix intérieure lui ordonna de se laisser porter par la *mer*, de se fondre en elle, absorbé, digéré... Son sexe plongeait dans le fourreau vivant qui lui procurait mille caresses délicieuses. Ses yeux fouillèrent les profondeurs glauques de l'océan ; avec effroi, mais sans avoir désormais l'énergie de repousser la créature, il vit la queue du poisson brassant l'eau, raccordée à mi-hauteur au bassin de la femme.

– Tu m'appartiens, bel imprudent! gloussa Mer. Sa bouche s'ouvrit largement et une rangée de dents affûtées comme des rasoirs s'abaissa vers le cou de l'infortuné.

Une vague plus forte obligea la créature à battre de la queue, pour maintenir sa position verticale. Le mouvement rompit l'enchantement. Hubert poussa un cri et balança son poing dans le visage du monstre au moment où les dents allaient lui cisailer le cou. La gueule fouetta l'eau et la créature gronda sourdement. Hubert crawlait déjà énergiquement vers le rivage.

– Quel sot je suis! M'être laissé entraîner aussi loin!

Soudain, une morsure aiguë dans la jambe: la goule l'avait attrapé. Il se retourna et, profitant de l'élan, assena ses deux poings sur la poitrine, faisant éclater un des seins. Le sang troubla la mer. Les requins-financiers n'allaient pas tarder à infester la zone. La goule le comprit. Elle poussa un rugissement de douleur et de frustration; la colère déforma ses traits.

– Comment ai-je pu me laisser abuser par une telle obscénité? frissonna Hubert.

La goule lançait ses lianes blondes, rageusement; fouettait l'eau de sa queue formidable. Ses petits yeux sans paupières étaient injectés de sang. Les ouïes palpitérent et les écailles adamantines qui recouvraient son visage se dessinèrent d'un coup, parcourues de milliers de petits vaisseaux sanguins. Dans le mouvement qu'elle fit pour plonger au fond de la mer, Hubert entrevit la queue de la sirène et, au milieu d'un buisson d'algues, la petite bouche qui l'avait longuement sucé et dont les dents brillèrent un instant au soleil. Il vomit dans l'eau et, par une brasse puissante, rejoignit le rivage. Les requins, dans leur folie meurtrière, s'abattirent sur la grève juste derrière lui. Il se traîna sur la plage, ramassa une à une les pièces de son équipement. Son sexe lui faisait mal. Il l'examina: il était couvert de petites marques sanguinolentes.

– Je l’ai échappé belle! soupira-t-il dans les naseaux de Stivel.

Il lui tapota affectueusement la bosse. L’animal frotta son long cou contre le rebord cartonné du chapeau et l’envoya valser sur le sable. Hubert poussa un formidable éclat de rire.

– Mon vieux! c’est bien toi le plus sage... On ne devrait jamais arriver les mains vides auprès d’une femme.

Hubert mania les cordons des Triskels: il était à nouveau le farouche no’lander qui ne craignait ni le ciel ni les hommes, même s’il avait une sainte horreur des piqûres de moustiques. Il lança un dernier regard à la plage, qui s’étendait sur des kilomètres; elle avait retrouvé son air innocent: rien que du sable piqueté de squelettes blanchis autour desquels tournoyaient des mouettes aux cris lugubres. La goule avait disparu.

Hubert hochait la tête, comme pour chasser un mauvais rêve. Stivel en profita pour lui glisser des petits vers blancs mâchouillés dans le cou. Hubert enfourcha son compagnon d’infortuné. Il sortit de sa besace une bombarde et se mit à chançonner, avec beaucoup d’amertume:

Je suis un pauvre cobaye solitaire...

II

Le soleil plombait le sable, fendillait les lèvres et les artichauts.

– Quelle fournaise! soupira Hubert.

Stivel bava un long filament jaunâtre qui traîna un instant dans le vent du désert. Du haut de la plus haute dune, le no'lander contempla le désert infini, balayé par les vents secs.

Hubert songea aux légendes bavotées par les vieillards: ils prétendaient, ces vieux débris! que la Breta-h-ne et toutes les terres qui s'étendent vers l'est avaient été, autrefois, couvertes d'herbe et de vaches grasses. Des routes sillonnaient cette fertile contrée et de curieux petits insectes vrombissants entraient et sortaient de ruches immenses où des centaines de milliers d'êtres humains s'agitaient dans tous les sens; il pleuvait au moins une fois par jour et les gens avaient des rhumatismes. Hubert haussa les épaules et Stivel haussa sa bosse: ils étaient allés vers l'est plus loin qu'aucun autre no'lander, et ils n'avaient jamais rien vu que le sable, partout, et des ruines au milieu, que le vent érodait. Et dans ces ruines survivaient des monstres effrayants, qui sortaient la nuit pour coller des affiches et se déchiqueter à belles dents. Hubert s'était même approché, une fois, de ces affiches mystérieuses – il en avait vu souvent, sur les murs des villages, promettant des récompenses pour la capture de desperados. Mais celles-là étaient différentes; il ne savait pas bien lire et, sous les rayons de la lune, il n'avait pu déchiffrer que les gros caractères sans en saisir la

signification : *La RATP recrute...* Hubert secoua la tête : non ! il n'y avait qu'en Breta-h-ne que l'homme pouvait survivre, en se battant sans cesse contre le vent, le sable et les mutants.

Un bruit de lutte interrompit ses rêveries nostalgiques. Cela provenait de derrière la dune qu'il s'apprêtait à franchir. Stivel s'agenouilla, en douceur pour une fois, et Hubert se coula à terre, les Triskels à la main. Il gravit prudemment la dune et glissa un œil par-dessus la crête de sable. Un jeune homme était aux prises avec deux mutants, deux Big'boudins gigantesques qui s'amusaient avec leur victime, attendant qu'elle s'épuise d'elle-même pour la dépecer à coups de griffes. Hubert était en paix avec les Big'boudins et, bien qu'il les tînt pour des horreurs sans nom, il décida de ne pas intervenir. Les deux colosses entamèrent leur dernière ronde autour du jeune homme et de son dromadaire. Le garçon releva fièrement la tête ; son regard croisa celui d'Hubert. Le no'lander en fut ébranlé : il avait rarement rencontré une aussi noble détermination dans les yeux d'un homme condamné à une mort horrible.

– Attrape ! cria-t-il.

Il lança adroitement ses Triskels aux pieds du garçon. Celui-ci ramassa l'arme redoutable et regarda les trois spirales tranchantes reliées par les cordons, sans paraître en saisir l'usage. Les deux Big'boudins se tournèrent brusquement vers Hubert et émirent un sifflement de rage. Leur visage stupide exprimait la haine et la frustration ; leur œil unique monté sur une tige se mit à tourner à toute allure. Hubert descendit posément la dune : il avait plus d'une fois enfoncé ses doigts dans les chairs flasques et puantes de ces créatures et ne les craignait pas.

– Tiens les trois cordelettes ensemble et fais tourner les Triskels en lâchant du mou, peu à peu...

Le jeune homme comprit le maniement de l'arme. Un des deux mastodontes s'était imprudemment approché. Un Triskel

coupa la tige de son œil, à la racine ; un sang verdâtre jaillit du crâne. Le Big'boudin s'enfuit en hurlant, bientôt suivi de son compère qui traînait la jambe, profondément entaillée par un second Triskel.

– Pas mal, pour un début, concéda Hubert.

Le jeune homme s'effondra sur le sol, épuisé.

– Excusez-moi, parvint-il à articuler, c'est la première fois que je me heurte à de pareils monstres. J'ai cru qu'ils allaient me déchiqueter vivant.

Hubert sourit.

– Les Big'boudins sont plus impressionnants que réellement agressifs ; si tu étais tombé sur des Pimpolets, tu n'aurais pas eu une chance... Heureusement, on n'en rencontre guère par ici.

Avec son écharpe, Hubert épongea le sang qui coulait des blessures du jeune homme ; elles étaient superficielles.

– Dis-moi... Que fais-tu en plein désert ? Tu ne ressembles guère aux desperados et tu n'as rien d'un no'lander ni d'un aventurier...

Le jeune homme planta ses yeux clairs dans ceux d'Hubert.

– Je m'appelle Maël Carhaix et je fais partie d'une communauté de pêcheurs, à quelques jours de marche vers le nord-ouest, Plouc-off.

– Je connais.

Hubert se rappelait le petit village, son port où flottaient tranquillement quelques barques, le distillateur d'eau douce adossé à une gigantesque dune de sel résiduel et les stocks de varech séché servant de combustible.

– Depuis quelque temps, le village est la proie d'une bande de mutants. Ils arrivent à l'improviste, en poussant des hurlements effrayants : *Bar-soum ! Bar-soum ! Bar-soum !*

– Comment sont-ils ?

– Des géants verts, à la peau écailleuse. Ils ont des yeux terribles et leur force est très grande. J'en ai vu un renverser d'un coup d'épaule une maison.

Hubert chercha dans ses souvenirs.

– C'est curieux... Je ne les connais pas; ils ont dû arriver récemment de l'est, le foyer qui donne naissance aux mutants, si l'on en croit les récits des vieux.

– La première fois, la plupart des hommes étaient en mer. Ils ont pillé la réserve d'eau et ont emmené les femmes qui n'avaient pas eu le temps de sauter dans les barques. Depuis, nous postons des guetteurs sur les dunes. Ils nous préviennent de l'arrivée de la horde.

– Que faites-vous, alors? demanda Hubert, intrigué.

– Nous montons dans les barques, qui sont toujours prêtes et garnies de vivres, et nous assistons, impuissants, au sac du village.

Hubert fronça les sourcils.

– Ce n'est pas une attitude très courageuse.

Le jeune homme soupira.

– Que pouvons-nous faire? Nous ne sommes pas des guerriers et ils sont plus de cent... des géants!

Hubert le sentit frémir de haine.

– Mon père, le doyen de la communauté, a convaincu le conseil de faire appel à une troupe de mercenaires pour nous débarrasser à tout jamais de la horde. Puis il m'a chargé de les recruter.

À nouveau, Maël soupira et regarda Hubert d'une curieuse manière.

– J'avoue que je ne sais pas comment m'y prendre: je suis inexpert dans l'art du combat et serais incapable de jauger la valeur des postulants...

– Vous êtes suffisamment riches pour entretenir une troupe de mercenaires?

Hubert posa un regard amusé sur le garçon, qui sourit.

– Non... Mais nous sommes prêts à de gros sacrifices... Oh! Monsieur, vous avez l'air costaud et méchant. Vous ne voudriez pas nous aider?

Hubert se renfrogna.

– Tu sais, petit, tuer est un sale métier; alors, on se fait payer très cher pour boire le chouchenn et la liqueur d'artichaut qui apportent l'oubli... Puis on recommence, parce qu'on ne se souvient plus à quel point c'est dégueulasse.

Hubert pétrissait virilement l'épaule de Maël, tout en parlant, et le fixait de ses yeux clairs qui avaient vu bien des choses abominables et en verraient sûrement d'autres. Maël rougit, puis murmura, timidement :

– Nous pourrions offrir deux kilos de haricots par mercenaire, plus le logement et la nourriture.

Hubert fit un bond en arrière.

– Deux kilos!

– Pas des flageolets, précisa Maël, des cocos blancs, des vrais.

Hubert trembla de la tête aux pieds. Son dernier repas de haricots remontait à... à la pendaison de Jedern Allier, un collègue qu'il avait fait grimper sur son propre chameau. Spectacle épatant... haricots moins fameux, il n'avait trouvé dans les bagages du mort que de vulgaires flageolets.

– J'accepte, dit-il avec enthousiasme.

Des haricots! Comment des pêcheurs miséreux pouvaient-ils être en possession d'une pareille fortune? C'était comme si on venait de lui proposer des fraises de Plougastel-Daoulas...

Maël lut le doute sur le visage de l'aventurier.

– Je vous garantis que l'offre est sérieuse; d'ailleurs, voici une avance.

Il sortit de sa poche une dizaine de cocos blancs. Hubert en saisit un fébrilement, et croqua dedans: c'était un vrai! un

nom de Dieu de haricot blanc. Il poussa un rugissement de plaisir et fit sauter les grains dans sa main.

– Nous les cultivons nous-mêmes, dans des serres secrètes, où il y a aussi quelques plants de poireaux.

– Du poireau!

Hubert vacilla. Ce village, c'était l'Eldorado des légendes, où les légumes poussent à profusion et où les hommes n'ont pas besoin de bouffer ces saloperies d'artichauts géants durs comme du bois – même après avoir bouilli pendant trois heures – ni ces dégueulasseries d'algues gélatineuses.

– Pour deux kilos de cocos et deux brins de poireau, je me charge du recrutement.

– Topez là!

III

Maël monta péniblement sur son dromadaire. Hubert enjamba le sien avec élégance, comme il sied à un no'lander de longue date. Les deux montures se donnèrent de petits coups de langue affectueux.

- Suffit, Servah!
- Allons! En route, Stivel.

Les deux compagnons piquèrent vers le désert profond, là où le cri de l'engoulevent reste coincé au fond de la gorge du cadavre qu'il déchiquette, où les crabes moqueurs se terrent au fond de trous creusés dans le sable, vers lesquels ils entraînent leurs victimes infortunées.

- Où allons-nous?
- À Kin-Per. Un repaire de desperados qui vendraient leur propre mère pour une feuille d'artichaut.
- C'est loin?
- Trois ou quatre jours... si tout va bien.

Le désert sentait bon le sable chaud. Hubert évitait les poches d'irradiation – les artichauts y atteignaient parfois vingt mètres de hauteur et le sable y était d'une couleur de rubis malsain. Le soleil cognait dur, malgré les amples chapeaux ronds: Hubert ne se souvenait pas qu'il ait plu un seul jour autre chose que des gouttes de sang sur ce pays abandonné des dieux. Ils s'arrêtèrent à l'ombre d'un artichaut dont ils arrachèrent les plus tendres pousses.

– Des cocos blancs! rêvait Hubert en mastiquant les fibres insipides.

Il déboucha sa gourde en peau de rat et offrit une rasade à Maël, dont le bidon avait été percé par les Big'boudins. Un cri déchira l'air.

– Qu'est-ce que c'est? demanda Maël.

– Oh! sans doute une femme récalcitrante.

– Allons voir.

– Merci bien! Avec ce qui a failli m'arriver il y a quelques heures.

De mauvais gré, Hubert courut après le jeune homme. Il le projeta à terre comme il s'apprêtait à franchir la crête de sable.

– Imbécile! Tu tiens à mourir jeune. Tu apprendras que, dans le désert, on ne franchit les dunes qu'à plat ventre: on ne sait jamais qui peut vous attendre de l'autre côté.

Ils rampèrent quelques mètres. Sur l'autre versant, une jeune fille faisait face à un monstre horrible.

– Qu'est-ce? chuchota Maël qui tremblait comme un pêcheur à la vue d'un kraken.

– Un cho-la-pin.

La bestiole mesurait bien deux mètres à l'encolure; elle était couverte d'un pelage blanc, semi-squameux. Deux grandes oreilles, dressées au-dessus de sa tête, bougeaient dans toutes les directions. Deux longues incisives, deux sabres mortels, fichées dans la mâchoire supérieure grinçaient au vent du désert. Le monstre fixait sa victime de ses petits yeux rouges et tournait autour d'elle par bonds gigantesques. La fille restait calme. Ses vêtements lacérés laissaient deviner un corps vigoureux: deux seins bronzés jaillirent du corsage que le monstre venait, d'un coup de dent précis, de fendre en deux.

– C'est le coup du cho-la-pin, expliqua Hubert; quand il l'aura mise complètement nue, il continuera à la lacérer.

– C'est horrible! Ne peut-on rien faire?

Maël serrait nerveusement ses mains. Hubert contempla un instant le beau visage de son compagnon et hochait tristement la tête.

– Non, je le crains; c'est une bestiole coriace.

La jeune fille était à présent totalement nue et quelques gouttes de sang perlaient de son ventre lisse. Elle n'essayait pas de se défendre mais cherchait à parer au mieux les coups de dents. Un étrange ballet, à la grâce mortelle. Chaque mouvement mettait en valeur ses muscles de fille du désert. Ses fesses bien rondes frissonnaient au rythme de la danse.

– Attends-moi.

Hubert redescendit la dune, enjamba Stivel et partit à fond de train. Une centaine de mètres plus loin, il dégringola de sa monture et se mit à creuser le sol comme un forcené. Maël fut grandement étonné de le voir se redresser, brandissant une énorme racine rouge aux formes tourmentées. Hubert renfourcha Stivel et remonta la dune, sur la crête. Le cho-la-pin se détourna de sa victime – ramassé sur son train arrière, prêt à sauter sur le gêneur. Hubert, agitant la racine comme une sanglante oriflamme, fit irruption dans l'arène. Le cho-la-pin aperçut le tubercule et se lança à la poursuite de l'aventurier. Stivel maintint un instant la distance, puis Hubert sentit le souffle pestilentiel de l'énorme bête lui chatouiller la nuque.

– Armor! Armor! hurla-t-il.

Il éperonna le flanc gauche de sa monture. Le dromadaire se braqua sous la douleur et fit un bond sur la droite. Hubert, dans le même mouvement, lança au loin le tubercule rouge. Le cho-la-pin les frôla et, sans plus s'occuper d'eux, fonça sur la racine.

– Demi-tour!

Hubert cravacha sa monture et revint à toute allure vers la

fille. Il ralentit à son niveau, elle bondit et s'installa sur l'encolure. Maël était déjà en selle. Ils s'éloignèrent en vitesse. Derrière eux, ils entendirent les dents cisailer la racine.

La fille, à peine haletante, pivota sur l'animal, se colla à Hubert et lui sourit.

– Merci, beau brun !

Le no'lander se troubla. Il sentait contre lui le corps nu, chaud et palpitant et cela lui ramona l'échine : il y avait bien longtemps – mis à part sa désastreuse expérience avec la goule – qu'il n'avait froissé ses guêtres poussiéreuses contre les jambes d'une belle fille ; pour tout dire, cela remontait à sa visite aux sœurs Goidec, deux filles qui écumaient le désert à la recherche d'aventures faciles et, si possible, lucratives. Celle dont il sentait les formes contre son ventre était d'une autre race : une guerrière, à traiter d'égale à égal.

Elle avait de grands yeux d'améthyste. Ses lèvres vinrent à la rencontre de celles d'Hubert. La fille fouilla sa bouche et en pompa la salive.

– Petite voleuse ! pensa-t-il.

Mais il se laissa dépouiller de son humidité, tout en essayant, avec sa langue, de la récupérer dans le palais de la fille. Le baiser avait ce goût particulier au désert : il y roulait des grains de sable qui crissaient contre l'émail des dents et de vieux vents y tissaient leur parfum d'eau de vaisselle. Les mains d'Hubert glissèrent sous les fesses et l'ayant soulevée, retournèrent la fille. Elle crispa ses orteils contre le dromadaire et cambra les reins. Hubert sortit d'une main son sexe, dont le bout sensible heurta un instant le rêche poil de l'animal. La fille fit onduler ses fesses ; Hubert se glissa adroitement en elle. Stivel connaissait les habitudes de son cavalier. Dès qu'il sentit la verge de son maître à l'orée du pertuis, il fit rouler sa bosse par petites saccades.

La fille gémit et crispa ses mains sur les oreilles de Stivel. Sa bouche mordilla la nuque de l'animal et ses seins se frottèrent contre le long cou. Stivel gloussa de plaisir et accéléra le roulis de sa bosse. Le membre d'Hubert caracolait sans effort. Maël avait ostensiblement détourné les yeux. Pour les mœurs rudimentaires des habitants du désert, il éprouvait un mélange d'admiration et de répulsion... Mais il bandait comme un âne, bien qu'il ignorât jusqu'à l'existence de cet animal fabuleux ! Il poussa un profond soupir et une tendre pensée s'envola vers son aimée, à Plouc-off : s'il rentrait vivant, l'atomiste bénirait leur union et, du haut du temple, ils lanceraient de longs échaveaux de goémon dans la mer.

Sur le dromadaire voisin, la crise finale approchait. Cela se voyait à la démarche chaloupée de Stivel. La fille jeta un long cri et s'empala vigoureusement. Ses orteils fouillèrent les babines du dromadaire. Stivel y passa de petits coups de langue affectueux. Les deux mains d'Hubert agrippèrent fermement les seins. Ils étaient tièdes dans la fournaise. Il sentit monter en lui l'eau précieuse qui alla se répandre dans la plus délicieuse des fontaines. Stivel ricana. Hubert lui gratta affectueusement la bosse.

Les deux montures s'engagèrent dans le lit d'une ancienne rivière que le sable avait partiellement comblé.

– Comment t'appelles-tu ?

– Annick Le Guilvinec.

Elle sourit.

– Moi, je te connais : Hubert Plancoët !

Hubert reboutonna son pantalon bouffant et vissa le chapeau rond sur sa tête, sans manifester la moindre émotion.

– Tiens ! tiens ! et comment sais-tu mon nom ?

– Jak Locronan m'a souvent parlé de toi et... peu de no'lanners chargeraient aussi follement un cho-la-pin pour sauver une simple fille.

Sa voix se brisa en un long sanglot. Il lui tapota gentiment la cuisse.

– Dans ma jeunesse, c'était mon sport préféré! mentit Hubert pour cacher sa confusion. Nous n'avons plus rien à craindre : le temps que le cho-la-pin cuve sa ca'hotte!

Le no'lander partit d'un franc éclat de rire. Maël sut alors qu'il était non seulement brave, mais aussi généreux.

– Poil au nœud! commenta Servah.

– Jak est dans le coin? demanda Hubert.

– Nous sommes installés à Pankroix.

– Voilà peut-être notre première recrue, glissa Hubert à l'oreille de Maël.

Pankroix était une mare d'eau croupie autour de laquelle quelques tentes crasseuses avaient été dressées. Les no'landers vaquaient à leurs occupations. Quelques hommes s'exerçaient au lancer de couteau contre le tronc d'un artichaut géant. Des femmes allaient puiser l'eau, qu'elles versaient dans le distillateur. Il fallait environ vingt-quatre heures pour obtenir deux litres d'eau potable.

À leur arrivée, un homme immense et d'une maigreur déconcertante jaillit d'une tente. Son front était barré d'une large cicatrice qui accentuait son genre de beauté farouche. Il était vêtu de leggings blanches et d'une veste noire dont les boutons étaient taillés dans une matière brillante. À son flanc gauche pendait un étui; à l'intérieur, un revolver. À sa démarche, on le devinait aussi dangereux qu'un scorpion et aussi vif qu'une vipère des sables. Annick sauta à bas du dromadaire et courut vers lui.

– Annick!

– Jak!

Le desperado enlaça la jeune fille et froissa son bel habit contre sa peau nue. Apercevant Hubert, il sourit.

– Merci, dit-il simplement.

Hubert lui donna une tape amicale sur l'épaule et mena Stivel à la mare, après l'avoir soulagé de la selle en cuir d'Ankou.

Le soir, à la veillée, tandis que les voïvodes scapulaires et les rugueux métrétalons rôdaient autour du campement, Jak Locronan installa la table de *Pardon breton*. C'était un jeu d'adresse très en vogue dans ces contrées sauvages; plus d'un no'lander avait laissé la vie au cours des disputes qui s'élevaient sans cesse entre les joueurs. Jak Locronan, joueur professionnel, se tenait généralement à l'écart des querelles. Hubert lança les dés. Il marqua un *do* puis un *sol*. Jak siffla.

– Tu n'as pas perdu la main!

– C'est les Triskels... Ça entretient l'agilité des doigts.

Jak Locronan prit le gobelet en plastique – une vraie pièce de musée! –, le huma comme s'il contenait quelque rêche liqueur et jeta d'un coup les dés sur la table de jeu. Il aligna un *ré*, un *mi* et un *la bémol*.

– Dommage pour le bémol! commenta Hubert.

Il reprit le cornet, y glissa discrètement deux cocos, brassa le tout et le lança. Un silence brutal s'abattit sur l'oasis. On entendit soupirer les dromadaires et claquer les hautes feuilles des artichauts. Sans manifester d'émotion, Jak ramassa les cocos avec les dés et les replaça dans le gobelet.

– Pour qui travailles-tu?

Hubert tourna la tête vers Maël, qui essaya de se faire tout petit.

– J'accepte, dit Jak Locronan lorsque Maël lui eut expliqué la situation du village. À une condition: Annick se joindra à nous et, pour elle, le tarif est le même que pour les hommes: deux kilos de cocos blancs.

Maël fit la grimace.

– Ce sont des guerriers que je suis chargé de ramener, pas des...

Il n'acheva pas. Une lame venait de se ficher dans le tronc de l'artichaut géant contre lequel il était adossé, à un centimètre de son oreille. Tremblant, il tourna la tête et fit un bond en arrière : la lame avait tranché net la tête d'une hideuse araignée. Annick se leva, sans se presser, et récupéra la lame qu'elle essuya sur le rebord du chapeau du jeune homme.

– D'accord, balbutia Maël.

IV

Hubert et Maël s'installèrent sous une tente, un peu à l'écart. Le no'lander déroula son sac de couchage en poil de chameau et le posa sur le sol. Puis il se déshabilla, calmement, faisant saillir ses muscles, bombant les cicatrices et respirant à la manière d'un joueur de biniou. Maël le regardait, amusé. Ils se souhaitèrent bonne nuit et s'endormirent rapidement.

Hubert se réveilla au milieu de la nuit : il avait perçu une présence. Sa main rampa silencieusement vers les Triskels. Avant qu'il ait pu les atteindre, un souffle tiède caressa son visage et de longs cheveux le frôlèrent. Puis deux lèvres cherchèrent les siennes dans l'obscurité.

Hubert enlaça le dos de la femme et l'attira. La fille se coula sans un bruit dans le sac de couchage : son corps était frais, presque froid, et elle le plaqua contre le sien.

– Qui es...

– Chut!

La fille le fit taire en enfonçant sa langue au fond de sa bouche ; une tige souple et humide explorant son gosier, chatouillant la glotte, s'enroulant et se déroulant autour de sa langue. Maël s'agita sur sa couche ; ses articulations craquèrent à la manière d'une crêpe qu'on retourne. À la lueur de la lune que la toile filtrait, Hubert aperçut une deuxième fille, rampant sur la couche de son compagnon ; il sourit. La fille qui l'avait pris à partie dégrafa un côté du sac de couchage ; ses mains furent sur le corps de l'aventurier, en savourant les

rondes-bosses. Hubert avait saisi un sein entre ses lèvres ; il lui trouva un goût de sable, plus une saveur rare et intrigante.

– Quand le téton est tiré, il faut le voir ! se dit-il sentencieusement.

Les doigts de la fille se refermèrent doucement sur la hampe que le sommeil avait quittée, puis sa bouche descendit, précédée du flot soyeux des cheveux. Ses lèvres engloutirent le sexe ; la fille pivota en ondulant et Hubert eut la vision d'un fessier roulant comme les dunes sous le vent, puis celui-ci l'écrasa de ses chairs parfumées. D'autres lèvres se joignirent aux siennes et Hubert recueillit sur sa langue la très précieuse humidité. La fille se redressa, toujours ondulant, et s'antra fermement à son visage, guidant sa bouche de l'avant vers l'arrière pour lui faire apprécier la secrète étendue du paysage. Elle geignait sourdement, plus un sifflement qu'un gémissement.

Soudain, une autre bouche happa ce que la fille venait d'abandonner.

– Combien sont-elles ? s'alarma Hubert.

Un corps s'appuya sur son flanc droit et des bras s'enroulèrent autour des hanches de la fille. D'autres filles envahirent la tente en une masse grouillante et cependant désirable : elles froissaient leurs seins, s'abouchaient, se mêlaient, glissaient entre les fesses les unes des autres et l'odeur du rut montait, troublante et quasi hypnotique. Le malaise d'Hubert s'accrut. Il craignit que la tente n'ait été envahie par une de ces mystérieuses tribus féminines dont la légende mentionne l'existence hypothétique : les Méleffes¹, qui émasculent les mâles ; les Durasses, qui les transforment en images ; les Woulfes, qui les font mourir de peur.

Quelque chose clochait.

1. Voir *Pompe le Mousse*, dans la même collection.

– Maël, dehors ! hurla-t-il.

Lui-même renversa et culbuta les corps ; sa main droite agrippa la lanière des Triskels, qui tournoyèrent une fraction de seconde, ouvrant une large ouverture dans la toile. Hubert bondit à l'extérieur, bientôt suivi de Maël. Un sifflement de rage et de frustration fusa de la tente.

Jak et Annick accoururent.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Nous avons failli nous faire piéger par des Vipères Lubriques.

Plusieurs hommes armés se précipitèrent vers la tente. Ils virent des formes souples se sauver et s'enfoncer dans la nuit des sables.

– Elles nous ont échappé.

– Qu'était-ce ? demanda Maël, blanc et tremblant.

– Des femmes-serpents. Une fois qu'elles ont séduit le mâle, elles aspirent son sang jusqu'à la dernière goutte.

– Le désert cache des dangers redoutables, conclut Hubert, hochant tristement la tête. Tout n'est qu'illusion...